

FRENZEL, MON AMI!

Comme vous riez de bon cœur, mon cher grand Frenzel, quand, me présentant à vos confrères d'Allemagne, vous leur expliquiez que nous étions les meilleurs amis du monde pour la simple et suffisante raison que nous ne pouvions, vous en français, moi en allemand, échanger trois ou quatre mots, pas davantage.

Et voilà bien en vérité, tout le miracle de votre étonnante et attachante personnalité, miracle qui avait frappé avec moi, tous vos amis français.

Tous ici, nous pourrions compter sur nos doigts les courtes et rares entrevues au cours desquelles nous avons eu le précieux loisir de vous approcher.

Et tous, cependant, nous avons été, du premier coup, sous le charme, surpris infiniment de voir naître au milieu de nos conversations difficiles et maladroitement, les subtiles et multiples nuances de votre pensée.

Dès que notre commun vocabulaire devenait trop indocile — et c'était tout de suite — vous sortiez de votre poche un crayon, et traciez sur le coin de la table, en quelques touches précises et spirituelles, l'illustration de vos propos. Votre regard faisait le reste; un regard tantôt étonnamment recueilli dans l'intimité paisible de vos réflexions, tantôt au contraire, étonnamment projeté vers votre interlocuteur, et mobile et prodigue en enthousiasme vivace.

L'étrange regard, l'étrange visage que vous aviez, Frenzel, avec ce grand front envahissant qui vous donnait, selon les instants, le masque extrême-oriental de la méditation, ou cet aspect débonnaire, affable, ordinaire aux gens qui savent de nature accorder à leurs semblables, comme d'ailleurs à toutes choses, une courtoise et cordiale bienvenue.

Je vous vois encore quand vous feuilletiez une collection de documents, et quand, soupesant des yeux leur qualité graphique, leurs proportions, leur densité de valeur, vous construisiez déjà dans l'espace d'idéales « mises en pages ». L'on sentait alors s'exercer en vous, victorieusement, ce sens du livre qui est comme une pacifique stratégie des pensées, un jeu raffiné de ces dispositifs qui, en conjuguant harmonieusement les images et les textes, libèrent au maximum ce qu'ils peuvent renfermer de vertus.

Car vous saviez, mieux que nul autre, comment nos yeux aiment à se porter sur les pages d'un livre, sur ces séries de rectangles accouplés dont la coutume et la commodité ont fait, depuis des siècles, le réceptacle obligatoire et familier de la pensée des hommes.

Et sachant d'instinct cela, que tant d'autres ignorent ou méprisent, vous chérissiez au contraire ce difficile métier qui, emprisonnant l'esprit en de strictes limites, exige du maître d'œuvre une gymnastique d'imagination d'autant plus subtile et nuancée.

C'est tout cela, Frenzel, que nous avons tant aimé dans vos numéros de *Gebrauchsgraphik* soigneusement collectionnés en France par tous ceux que passionne l'Édition.

Et nous avons aimé aussi votre courage à chercher, à chercher sans cesse, dans toutes les voies, sans jamais craindre de heurter les routines et les traditions.

Combien de fois ne m'avez-vous pas écrit pour me demander de réunir des créations d'artistes jeunes dont vous aviez deviné le talent en découvrant, je n'ai jamais su ni où ni comment, des spécimens de leurs travaux!

Et pour ma part, je n'oublierai jamais cette soirée si proche encore, il y a quelques semaines, où, attablés en un café des Champs Élysées, nous avions, avec le souriant et lucide concours d'une interprète que je ne remercierai jamais assez, bâti un programme de travail pour cette année.

Maintenant, Frenzel, je vais essayer, nous allons essayer de nous habituer à l'incroyable idée de votre disparition.

Ma pauvre et triste consolation sera d'avoir eu la chance d'être votre compagnon durant ces huit jours passés à visiter l'Exposition de Paris 1937.

« Fein, fein » disiez-vous en découvrant tout à tour les mille détails ingénieux, gracieux ou puissants que nous rencontrions à chaque pas et que vous vous hâtiez d'enregistrer avec votre Leica: la rotonde délicatement lumineuse du pavillon d'Île de France, telle fresque de Marty, savoureuse de tendre simplicité, une échappée à travers le porche du pavillon de Gascogne, la petite place des Flandres françaises, le rocher de Corse à la nuit, et tant d'autres jolies choses.

Vous étiez si radieux d'embrasser d'un seul coup tout ce bouquet de l'effort humain, de goûter l'imprévisible qualité que le hasard des juxtapositions surajoute toujours à la qualité des éléments lorsque ces éléments, chacun pour soi, sont bons, d'éprouver cette même enivrante impression qui fait d'une foule de choses, comme d'une foule d'hommes, une entité semi-divine. Et je pense, Frenzel, que votre promenade de ces jours-là était le vivant symbole de ce que fut votre promenade dans la vie: curiosité amicale, critique indulgente, gourmandise incessante de tout ce qui est beau et bien.

R. L. Dupuy.

MEIN FREUND FRENZEL!

Wie haben Sie gelacht, mein lieber Freund Frenzel, als Sie mich Ihren deutschen Kollegen vorstellten und ihnen erklärten, wir beide seien die besten Freunde der Welt — aus dem einfachen und einleuchtenden Grunde: wir könnten kaum drei oder vier Worte miteinander sprechen, ich deutsch und Sie französisch! In dieser Erklärung liegt etwas von dem Zauber Ihrer bewundernswerten und anziehenden Persönlichkeit, von dem Zauber, der mich und alle Ihre französischen Freunde berührte. Wir können die seltenen und kurzen Gelegenheiten, bei denen wir die Freude hatten, Sie zu sehen, an den Fingern abzählen — und doch waren wir immer vom ersten Augenblick an gefangen durch den Reiz der Unterhaltung mit Ihnen, die trotz der schwierigen und oft ungeschickten Verständigung uns Ihre tiefsten und subtilsten Gedanken erkennen ließ.

Wenn unser gemeinsamer Wortschatz zu klein wurde, und das war meist nach wenigen Worten der Fall, zogen Sie den Bleistift aus der Tasche und zeichneten mit ein paar geschwinden und genauen Strichen das Bild dessen, was Sie hatten sagen wollen. Den Rest erklärte Ihr Blick, dessen Ausdrucksfähigkeit niemand schildern kann.

Ihr seltsamer Blick, Ihr merkwürdiges Gesicht mit der großen Stirn gab Ihrem Äußeren oft den Ausdruck von Konzentration und nachdenklicher Besinnlichkeit, den wir bei orientalischen Plastiken finden, und oft wiederum wechselte der Ausdruck zu gütigem, verständnisvollem Entgegenkommen.

Ich sehe Sie noch vor mir beim Durchsehen graphischer Blätter, wie Sie mit dem Blick die einzelnen Darstellungen prüften auf ihren künstlerischen Wert, ihre Maße, und wie Sie sie innerlich ordneten zu einem idealen „Umbruch“. Da konnte man beobachten, wie in Ihrem Kopf dieses tiefe Verständnis für das Buch arbeitete, diese friedliche Strategie der Gedanken, dieses feine Spiel, das aus Bild und Text durch harmonische Gliederung das Maximum ihres Wertes herausholt.

Denn besser als jeder andere verstanden Sie, wie wohl unseren Augen der Anblick des Buches tut, dessen wohlgeordnete Seiten seit Jahrhunderten das Gefäß sind für die Gedanken der Menschen. Sie wußten aus Instinkt das, was andere nicht verstehen oder nicht verstehen wollen, und Sie liebten diese schwierige Arbeit, die in engen Grenzen von ihrem Meister eine Denkfähigkeit und Phantasie von höchster Feinheit fordert. Das war es, was uns an den Ausgaben Ihrer „Gebrauchsgraphik“ so sehr gefiel, lieber Freund Frenzel, und was Ihre französischen Bewunderer die Jahrgänge der Zeitschrift so sorgfältig sammeln ließ. Wir verehrten ebenso Ihren Mut, immer und überall zu suchen, ohne Furcht vor Vorurteilen und überkommener Tradition. Wie oft haben Sie mich brieflich aufgefordert, die Schöpfungen junger Talente zu sammeln, deren Begabung Sie erkannt und deren Arbeiten Sie — nie wußte ich wo und wie — entdeckt hatten.

Nie werde ich jenen Abend vergessen, an dem wir, vor einigen Wochen erst, in einem Café der Champs Élysées den Arbeitsplan für das neue Jahr aufstellten, mit Hilfe einer Dolmetscherin, der ich für ihre lebenswürdige und kluge Vermittlung gar nicht genug zu danken weiß. Und nun, lieber Freund Frenzel, muß ich auch mich mit Ihren anderen Freunden an den unfaßbaren Gedanken gewöhnen, daß Sie nicht mehr da sind.

Mein einziger, schwacher und wehmütiger Trost ist, daß ich Ihr Gefährte war in den acht Tagen, da Sie die Pariser Weltausstellung von 1937 besuchten. „Fein, fein!“ sagten Sie von den tausend klug erdachten, eleganten oder mächtigen Dingen, denen wir dort überall begegneten und die Sie mit Ihrer Leica einfingen: den lichtglänzenden Pavillon der Île de France, ein Fresco von Marty, herrlich in seiner zarten Einfachheit, den Blick durch den Eingang zum Pavillon der Gascogne, den kleinen Platz von Flandern, die korsischen Felsen bei Nacht und vieles andere. Sie strahlten vor Freude darüber, mit einem Blick eine solche Sammlung menschlichen Könnens zu übersehen, den Reiz zu fühlen, den schöne Dinge dadurch gewinnen, daß sie in ihrer Gesamtheit schön geordnet sind, und die be rauschenden Eindrücke zu genießen, die eine Anhäufung solcher Dinge vermittelt.

Und ich glaube, lieber Freund Frenzel, daß die Wanderung dieser acht Tage ein lebendiges Symbol war für Ihre Wanderung durchs Leben: wohlwollende Wißbegier, unbestechliche Kritik und unaufhörliche Freude an allem, was schön ist und gut!

R. L. Dupuy.